

**Zeitschrift:** Schweizer Münzblätter = Gazette numismatique suisse = Gazzetta numismatica svizzera

**Herausgeber:** Schweizerische Numismatische Gesellschaft

**Band:** 38-42 (1988-1992)

**Heft:** 156

  

**Artikel:** A propos de certaines estampilles sur des contrefaçons modernes de monnaies grecques

**Autor:** Callataÿ, François de

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-171496>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 31.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## À PROPOS DE CERTAINES ESTAMPILLES SUR DES CONTRE- FAÇONS MODERNES DE MONNAIES GRECQUES

François de Callatay  
Aspirant au FNRS

Dans un article récent paru dans les *Museum Notes*, Philip Kinns s'est attaché à faire le tour des contrefaçons modernes des tétradrachmes hellénistiques réalisés à Myrina en Eolide<sup>1</sup>. Parmi ceux-ci, il distingue un faux réalisé avant 1808 dont plusieurs exemplaires offrent la particularité d'avoir été estampillés. Sur les trois exemplaires connus de lui, l'un porte le chiffre «73» sur la nuque du dieu Apollon au droit (Fig. 1) tandis qu'un deuxième présente un «D» imprimé au même endroit<sup>2</sup>.

P. Kinns est en mesure de produire des parallèles pour ces poinçons. Ainsi retrouve-t-il un «D» sur certains faux de Vélia et des Thurii (c'est le même poinçon qui a servi dans les deux cas)<sup>3</sup>. Ce rapprochement s'ajoute dans son esprit au fait que la contrefaçon de Myrina paraît avoir été réalisée à partir d'un exemplaire faisant autrefois partie de la collection d'Este à Modène et aujourd'hui conservé à Milan pour attribuer une origine italienne à l'ensemble de cet estampillage<sup>4</sup>.

Il ne manque pas non plus de souligner l'existence d'un «72» poinçonné avec la même police de caractères sur un faux moderne d'un tétradrachme hellénistique de Cymé au nom de ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ (Fig. 2)<sup>5</sup>.

C'est dans ce contexte précis que je voudrais faire connaître un faux moderne supplémentaire. Il s'agit d'un tétradrachme inédit de Mithridate Eupator, roi du Pont (± 120-63 av. J.-C.), conservé au musée de Stockholm. En voici la description (Fig. 3)<sup>6</sup>:

<sup>1</sup> P. Kinns, *Myrina and Related Forgeries*, MN 30, 1985, 45-68, pl. 23-29. La présente note a beaucoup bénéficié des remarques formulées par D. Gerin et P. Kinns. Nous les en remercions vivement.

<sup>2</sup> Il s'agit du type 2 de Kinns (p. 47-8). Les trois exemplaires ont les provenances suivantes: a) Londres, BM, collection de faux (ex R. Payne Knight, 12,96 g, poinçon «73»); b) Londres, BM, moulage (ex W. E. Catt, poinçon «D»); c) Paris, BN, collection de faux (voir T. E. Mionnet, *Description de médailles antiques grecques et romaines*, 3 [Paris 1808] 23, n° 133).

<sup>3</sup> Les deux monnaies, qui sont illustrées, proviennent de la collection Baldwin de faux (Kinns 1985, pl. 23, n° A-B). Est-ce le même poinçon qui a servi pour le tétradrachme de Myrina dont le BM possède un moulage?

<sup>4</sup> Kinns 1985, 47. L'exemplaire authentique de la collection de Milan est illustré par K. S. Sacks, *The Wreathed Coins of Aeolian Myrina*, MN 30, 1985, 39, émission 36, n° 8a, pl. 16 (échelle légèrement réduite) et par G. Belloni, *Il gabinetto numismatico*, 1 (Milan 1977) 23, n° 37 (agrandissement).

<sup>5</sup> Kinns 1985, 48, n. 7. Cet exemplaire du BM provient également de la collection R. Payne Knight (13,30 g). Reconnu comme faux, il a toutefois été publié comme authentique par le BMC, *Troas, Aeolis, Lesbos* (Londres 1894) 112, n° 76, pl. 21, n° 6) et par J. H. Oakley, *The Autonomous Wreathed Tétradrachms of Kyme, Aeolis*, MN 27, 1982, 35, n° 63a.

<sup>6</sup> Je tiens à remercier vivement Mme U. Westermark et Mr H. Nilsson qui m'ont permis de disposer d'une photographie de ce tétradrachme.

- Av. Tête idéalisée d'Eupator diadémé à dr. Sur le bas de la joue: le nombre «33» estampillé.
- Rv. ΒΑΣΙΛΕΩΣ (au-dessus), ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ/ΕΥΠΙΑΤΟΡΟΣ (à l'exergue). Cerf paissant à g. Etoile et croissant dans le champ supérieur g. En-dessous: monogramme (Ϟ). Date (ΒΚΣ) dans le champ supérieur dr. En-dessous: monogramme (Ϟ). Pas de date de mois à l'exergue.

Stockholm: - (sans inventaire, ni provenance), 12,71 g, Ø 31 mm, 330°.

Il ne fait pas de doute que cet exemplaire est une contrefaçon<sup>7</sup>. Relativement réussie au droit (voir fig. 3 et 4), l'imitation du type du revers laisse en revanche à désirer: il y manque l'indication du mois à l'exergue; le monogramme dans le champ à g. est (mal) reproduit de manière inversée; le cerf paissant qui a très piètre allure est sous-dimensionné; les lettres de l'inscription sont dans certains cas approximatives (I pour P; Λ pour A; etc.); elles ne sont du reste pas exécutées de la façon habituelle, c'est-à-dire avec les extrémités bouletées caractéristiques du foret; la couronne de lierre enfin ne laisse pas clairement distinguer les feuilles des fleurs. Davantage même, elle brise l'alternance en faisant se succéder deux fleurs à droite. À ces considérations, s'ajoute naturellement le poids très faible de 12,71 g de cet exemplaire, pas moins de 4 g sous le mode des tétradrachmes authentiques de cette époque (16,70-9 g).

Venons-en alors aux deux chiffres «3» estampillés au droit. Il s'agit selon toute évidence du même poinçon qui a servi pour le tétradrachme de Myrina. En dépit de différences d'impressions, la forme du caractère paraît en effet en tous points identique. En particulier, la haste horizontale supérieure du «3» semble présenter partout la même caractéristique: une petite protubérance vers l'extrémité gauche (3). L'emplacement retenu est également sensiblement le même: sur la partie inférieure de la figure du droit. Ainsi après un «73» (Myrina) et un «72» (Cymé), on aurait ici un «33»<sup>8</sup>. Cette situation donne à penser que l'on se trouve en présence d'une numérotation raisonnée et – partant – que bien d'autres faux ont reçu un semblable traitement qui sont susceptibles d'être retrouvés<sup>9</sup>. On est d'autant plus fondé à le supposer que l'ordre de cette numérotation correspond jusqu'ici au classement classique de type polybien qui, pour l'Asie Mineure, part du Pont pour longer les côtes dans le sens inverse des aiguilles d'une montre: Bithynie, Mysie, Troade, . . ., Ionie, . . . Cilicie. L'auteur des poinçons semble aussi avoir suivi l'usage en s'en tenant à l'ordre alphabétique à l'intérieur de chaque région (où Cymé précède immédiatement Myrina en Eolide). Si cette supposition – très maigrement étayée jusqu'ici il est vrai –

<sup>7</sup> Je ne suis pas en mesure de désigner l'exemplaire authentique qui aurait servi de modèle à cette contrefaçon. À défaut d'indication précise du mois, le catalogue des monnaies de Mithridate que j'ai rassemblé dans le cadre d'une thèse de doctorat (Histoire économique et monétaire des guerres mithridatiques [Louvain-la-Neuve 1988]) compte 16 exemplaires présentant la même date et les mêmes monogrammes (entre février et avril 75 av. J.-C.). Parmi ceux-ci, 8 proviennent d'un trésor apparu en 1928 (IGCH 1384). Un neuvième, vendu chez Ratto en 1929 (24 juin, n° 479) semble également en avoir fait partie. Des 7 pièces restantes, quatre paraissent n'être apparues que récemment en vente (?). Restent en définitive l'exemplaire de l'ancienne collection Bunbury aujourd'hui conservé à Cambridge (SNG Fitzwilliam, 4055), l'exemplaire du même coin de droit publié dans la SNG Berry, 894 et celui de la SNG von Aulock, 6681.

<sup>8</sup> On notera toutefois que les deux «3» ne se trouvent pas sur la même ligne.

<sup>9</sup> Actons cependant la rareté de ces estampilles: Dominique Gerin, qui a bien voulu vérifier la collection de faux du Cabinet des Médailles de Paris, n'en a pas trouvé de nouvelles. Philip Kinns avoue lui aussi n'avoir rien découvert à ce sujet depuis 1983.

devait se révéler correcte, on serait alors en présence d'un large jeu d'estampilles portant dans des proportions importantes sur les séries monétaires d'Asie Mineure<sup>10</sup>.

Restent les questions de savoir quand furent apposés ces poinçons et par qui.

La première question ne peut guère recevoir mieux qu'un *terminus ante quem*. Ils datent presque sûrement d'avant leur entrée dans la collection de R. Payne Knight, c'est-à-dire au plus tard en 1824<sup>11</sup>. Toutefois, comme veut bien me le faire savoir P. Kinns, il se pourrait que l'ordre en apparence polybien de la numérotation permette d'aller plus loin en assignant à ces poinçons une date postérieure à *ca* 1765 dès lors que le premier numismate moderne à avoir repris le modèle de classement polybien paraît bien avoir été Joseph Pelle- rin (1684-1782), dont le premier ouvrage fut publié en 1762.

La deuxième question est très délicate, encore qu'elle permette de faire certaines hypo- thèses. Tous ces poinçons concernent-ils l'activité d'un seul faussaire (qui les aurait éven- tuellement appliqué lui-même) ou de plusieurs? À bien comparer le style des tétradrach- mes de Mithridate, de Cymé et de Myrina, il ne semble pas qu'il faille se montrer empressé d'attribuer toute la production à la même main. En particulier, la très médiocre qualité du revers du tétradrachme pontique paraît rompre avec la beaucoup plus grande finesse des imitations d'Eolide. Autre difficulté: alors que, comme le note P. Kinns, l'imitation de Myrina se distingue des monnaies originales en ce que n'y est pas rendue la pupille de l'œil, on trouve le contraire pour l'imitation de Mithridate où on a pris soin de représenter une pupille de grosse dimension, laquelle tranche avec la production authentique (Fig. 4)<sup>12</sup>.



Fig. 1

Fig. 2

Fig. 3

Fig. 4

<sup>10</sup> Le faux de Myrina avec la lettre «D» paraît accréditer l'existence de plusieurs jeux dont un aurait reçu une numérotation continue tandis qu'un autre aurait été uniformément marqué de la lettre «D» (comme ?). Du reste, il n'est pas certain que ces estampilles aient à l'origine seulement concerné des faux reconnus comme tels. Cette dernière supposition gagnerait bien entendu en vraisemblance si l'on pouvait disposer d'une monnaie authentique estampillée de la sorte.

<sup>11</sup> La collection de R. Payne Knight, décédé en 1824, est alors entrée au British Museum pour être publiée en 1830: *Nummi Veteres Civitatum, Regum, Gentium*, in Museo R.P.K. Asservati

Si donc – comme il paraît le plus probable<sup>13</sup> – ces poinçons ont été appliqués sur des faux de diverses origines, à qui revient le mérite de cette initiative? On a vu les raisons qui font pencher P. Kinns pour une origine italienne. À ces raisons, on peut en ajouter une autre en rapport avec Mithridate: Le Rec. gén. mentionne en effet parmi les 3 seuls exemplaires recensés en 1908 de la variété approximativement contrefaite un tétradrachme conservé à Florence (FL) dont le poids anormalement élevé (17,03 g) engage à la méfiance et qui est du reste très explicitement qualifié de «douteux» par les auteurs du Recueil<sup>14</sup>. La présence au début de ce siècle à Florence d'une monnaie assurément peu courante pour un cabinet italien laisse elle-aussi suggérer que les faux dont il est question ont été réalisés et probablement contremarqués en Italie.

Je veux surtout conclure en rappelant un fait important et peut-être décisif: l'estampillage systématique qu'avait reçue la célèbre collection d'Este jadis conservée à Modène et dispersée dans les dernières années du 18<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>, dont toutes les pièces furent poinçonnées d'un petit aigle éployé, soit les armes de la maison d'Este<sup>16</sup>. Certes, l'apposition systématique d'une marque de propriété ne fut pas l'apanage des Este<sup>17</sup>. Les convergences semblent néanmoins très fortes (même pratique d'un estampillage méthodique qui ne craint pas d'entailler la monnaie, même région et le plus probablement même époque) pour que l'on ne soit pas tenté de voir dans cette prestigieuse collection d'Este sinon l'origine du moins le modèle des nombreuses estampilles de faux modernes dont il a été question ici<sup>18</sup>.

(Londres 1830). On trouve la première illustration d'un de ces poinçons en 1894 chez W. Wroth, BMC, Troas, Aeolis, Lesbos (Londres 1894) pl. 21, n° 6.

<sup>12</sup> L'exemplaire illustré provient du trésor IGCH 1384 (voir P. Pollak, A Bithynian Hoard of the First Century B.C., MN 16, 1970, 46, pl. 6, n° 4). Il a été vendu par Ars Classica 14, 1929, 294 (16,79 g, Ø 31 mm).

<sup>13</sup> Le point n'est pas absolument certain. On notera en tous cas que les 3 exemplaires concernés se signalent tous par leurs faibles poids: 12,96 g pour Myrina, 13,30 g pour Cymé et 12,71 g pour Mithridate.

<sup>14</sup> Rec. gén. (n. éd., Hildesheim-New York 1976) 19.

<sup>15</sup> La collection a été dispersée en 1796 (voir le bref historique fourni récemment par D. Gerin, Becker et les monnaies bactriennes du Cabinet de France, BSFN, 38/5, 1983, 322). Sur l'estampillage à l'aigle, voir E. Babelon, Traité des monnaies grecques et romaines, 1 (Paris 1907) 251, n. 3. Le fait est rappelé par G. Le Rider, Contremarques et surfrappes dans l'Antiquité grecque. Numismatique antique. Problèmes et méthodes (Nancy 1975) 29. L'ouvrage déjà cité de Belloni (supra n. 4) illustre à l'envi ces estampilles à l'aigle. On a vu d'autre part que le prototype du tétradrachme contrefait de Myrina appartenait sans doute à cette même collection d'Este (n. 4).

<sup>16</sup> B. Simonetta et R. Riva se sont naguère demandés si cet aigle n'était pas plutôt celui des Gonzague («Aquila» estense o «aquileta» gonzaga?, QTic, 8, 1979, 359–73).

<sup>17</sup> D. Gerin me rappelle ici que les bronzes de la collection Pellerin portent souvent à l'encre l'inscription «Pell.» tandis qu'on lit l'inscription «SG» sur les bronzes de la collection Sainte-Geneviève entrée au Cabinet des Médailles de Paris sous la Révolution. Du reste, J. Pellerin écrivit lui-même en avant-propos de son dernier ouvrage: «Il y en a aussi (des monnaies) qui sont douteuses par rapport à leur antiquité, et sous lesquelles j'ai mis une marque de mes doutes» (Additions aux neufs volumes de recueils de médailles de rois, de villes, etc. [La Haye 1778], cité par Babelon, Traité 178).

<sup>18</sup> Dispersées à l'extrême fin du 18<sup>e</sup> siècle, on ne s'étonnera pas – si tel était le cas – de trouver plusieurs de ces pièces dans le collection de W. Payne Knight constitué dans les premières décennies du 19<sup>e</sup> siècle.